



IFLA
2005
OSLO

World Library and Information Congress: 71th IFLA General Conference and Council

"Libraries - A voyage of discovery"

August 14th - 18th 2005, Oslo, Norway

Conference Programme:

<http://www.ifla.org/IV/ifla71/Programme.htm>

octobre 3, 2005

Code Number: 127-F
Meeting: 102 Library History

Que seraient les bibliothèques sans les lecteurs ? Une approche méthodologique de l'histoire de l'alphabétisation, basée sur la situation de la Norvège au 18^{ème} siècle.

Lis Byberg
Université d'Oslo, Norvège

*Traduction de Mathilde Coulon,
élève de l'Ecole des Bibliothécaires Documentalistes,
mathilde-coulon@noos.fr*

Abstract:

Pour tenter de déterminer le niveau d'alphabétisation dans le passé, les chercheurs basent leurs découvertes sur diverses sources et il semble que nous croyions tous davantage aux sources que nous utilisons qu'à toutes les autres. Basé sur mes propres travaux aussi bien que sur celui d'autres chercheurs, mon étude présente un certain nombre de sources variées et d'approches méthodologiques à la question de la capacité de lecture en Norvège au 18^{ème} siècle. Cette approche à multi-facettes pourrait améliorer la crédibilité des résultats, lorsque j'affirme qu'environ 70 à 80% de la population norvégienne savait lire à la fin du siècle.

Evaluer le niveau et l'étendue de la capacité de lecture dans le passé semble problématique. Cependant, comme les historiens du livre et des bibliothèques, nous devons envisager qu'il s'agit d'une tâche nécessaire. Comment pourrons nous, autrement, parvenir à comprendre le rôle des bibliothèques au cours des différentes périodes de l'histoire ? Alors, quelles sont nos sources les plus fiables et quelles seront les approches les plus efficaces sur ce sujet?

Les chercheurs basent leurs découvertes sur diverses sources lorsqu'ils présentent l'étendue de l'alphabétisation. La tendance est que chacun a une confiance toute particulière en ce type de sources dont il fait usage pour ses propres recherches, à savoir l'étendue de l'aménagement des écoles, les testaments, les autobiographies, le nombre de livres publiés... Les résultats obtenus semblent parfois étonnamment différents.

Avec ma propre recherche sur le rôle des répertoires de livres de commerce dans l'alphabétisation publique en Norvège au 18^{ème} siècle, j'ai tenté une nouvelle approche. Reconnaissant la variation de points de vue entre différents milieux de recherche sur la capacité de la population norvégienne à lire des textes alors inconnus et le mythe populaire on ne peut plus simpliste selon lequel les gens n'ont pas appris à lire avant la fin du 19^{ème} siècle, j'ai voulu m'attaquer largement au problème. En incluant le travail d'autres chercheurs, j'ai pu combiner divers types de sources et d'approches méthodologiques. Là où certains résultats d'un travail de recherche particulier basé sur un type de sources pouvaient manquer de poids lors d'un débat universitaire, et ce malgré le sérieux de ce travail, une approche à multifacettes, selon moi, augmenterait la possibilité de saisir le niveau de capacité de lecture, autant qu'augmenter la crédibilité des résultats des différents milieux de recherche.

En arrière-plan, mon étude examinera s'il est sensé de soutenir que la plupart des norvégiens savaient lire à la fin du 18^{ème} siècle.

Les livres dans les foyers- les livres dans la société

Un bon point de départ pour tenter de mesurer l'étendue de la capacité de lecture aurait été de connaître le nombre de livres dans les maisons et dans la société en général. Plus la presse est devenue disponible, plus il est intéressant pour les gens d'apprendre à lire. Au contraire, s'il n'y avait pas de livres chez les gens du peuple, la motivation pour lire serait moindre. De la même manière, nous pourrions supposer qu'il existe un lien entre l'extension de l'offre commerciale des livres et la part des lecteurs dans la population. Pourquoi imprimer des livres s'il n'y avait pas d'acheteurs ou de lecteurs ?

Dans les foyers

En 1790, l'ecclésiastique et poète Claus Frimann exprime son regret au regard du niveau de lecture des fermiers. Le problème, comme le décrit Frimann, est que les fermiers ont avant tout accès à des contes inutiles et à des chansons à boire, qu'ils lisent avec le plus grand plaisir. Leur capacité de lecture et leur accès au livre imprimé est, selon lui, une chose qui va sans dire. Le rapport de Frimann est une description contemporaine subjective. Cependant, d'autres sources plus objectives, donnant des informations sur les livres des fermiers existent.

Les registres de propriété d'une personne défunte sont une source privilégiée montrant l'étendue des livres dans les maisons. Dans une étude sur plus de 16000 propriétés de fermiers défunts, plus de 14000 livres ont été attestés. La recherche montre également que le nombre de livres dans la propriété augmente considérablement autour du milieu du 18^{ème} siècle, passant de 20 livres pour 100 propriétés étudiées en 1740 à 105 livres en 1760. En plus du livre de cantique, de la Bible et de la collection de sermons, l'essentiel est dominé par divers livres d'instruction, des livres que, nous supposons, les propriétaires se sont procuré pour lire dans leur intérêt personnel, en particulier pas moins de 50 % des livres listés n'étaient pas utilisés pour la préparation de la confirmation. La littérature séculière, telle que les codes de lois, l'histoire, le géographie, l'arithmétique, les livres de médecine et plus encore les travaux

philosophiques étaient également représentés, cette partie de la collection représentant au total 10%.

J'ai étudié personnellement la propriété du fermier Gunder Lovsland, né en 1744. Le registre inclut 162 titres de livres, dont la plupart sont en plusieurs volumes. La littérature des lumières prédomine. Lovsland était intéressé par la géographie, les livres de voyage et d'histoire mais aussi par l'agriculture et la santé. La propriété inclut aussi une ou deux comédies ainsi qu'un petit nombre de livres religieux.

En plus des registres de propriété des défunts, il y avait des « registres des défunts » contenant des informations sur le nombre de livres qu'une personne possédait. Les registres des défunts étaient aussi utilisés par les prêtres pour évaluer la capacité de lecture et les connaissances religieuses des membres de la congrégation. Je reviendrai ultérieurement sur cet aspect. Pendant les années 1756-1757, le prêtre Henning Abelseth a fait une recherche sur le nombre de livres dans sa paroisse, Haram. Seules deux familles n'avaient pas de livres et il s'agissait pour les deux de jeunes couples mariés. Les chiffres d'Abelseth correspondent bien à ceux équivalents de Rättvik, en Suède, provenant aussi du milieu du 18^{ème} siècle, et montrant que 97% des ménages avaient des livres.

Des recherches sur le nombre de livres dans les foyers existent dans plusieurs régions. Elles montrent que généralement le nombre de livre a considérablement augmenté au cours du 18^{ème} siècle, en Europe, autant qu'en Scandinavie.

La production de livres en Norvège entre 1750 et 1815

J'ai tenté de calculer l'ampleur de la production de livres en Norvège pour la période concernée. Ceci pose problème. L'enregistrement rétrospectif des titres dans la base de données bibliographique nationale de Norvège n'inclut pas encore cette époque.

Le centre d'alphabetisation des royaumes unis de Danemark et de Norvège était situé dans la capitale de Copenhague, d'où les classes moyennes, pour la plupart, importaient leurs livres. Néanmoins, quand je fais des recherches sur la production de livres en Norvège, c'est parce que je pense que la plupart des livres imprimés en Norvège était accessible à des groupes de population plus larges et plus nombreux que la littérature importée.

Bien sûr, il est impossible d'en établir le nombre exact, puisque les copies de tous les titres publiés durant cette période n'ont pas survécu. Il existe un recensement plus ancien basé sur notre bibliographie nationale historique, *Bibliotheca Norvegica*, montrant que 3231 livres furent imprimés dans ce pays durant la période 1643-1813. (En 1643, le premier bureau d'imprimerie norvégienne fut établi. 1813 est la dernière année de l'union Danemark-Norvège). Comme, au cours de mon travail de thèse, j'ai trouvé plusieurs titres qui ne sont pas enregistrés dans la même bibliographie nationale, je peux dire avec certitude que le nombre de livres norvégiens publiés est supérieur à cela.

M'efforçant d'établir le nombre de livres publiés dans la dernière moitié du 18^{ème} siècle, j'ai utilisé différentes méthodes de calcul, dont l'une reprend les analyses détaillées par d'autres chercheurs sur des publications telles que la publication religieuse en Norvège comparée aux publications équivalentes au Danemark à la même période. Il en ressort que les publications norvégiennes représentent 15 à 20% de celles des danois. Si, audacieusement, je me permets

de transférer ce taux de pourcentage aux sujets restants, j'approche un nombre réaliste de la publication de livres en Norvège durant la période 1750-1815.

En fait, le chercheur danois Svend Bruhns prétend que la production de livres au Danemark était d'environ 400 volumes par an avant 1770. Après cela, elle a augmenté d'environ 500 pendant la période jusqu'à 1784. Cela pourrait correspondre à environ 22500 volumes pour la période 1750-1799 (Il faut attirer l'attention sur le fait que Bruhns a compté les volumes, non les titres). Cela impliquerait que la production norvégienne de livres durant la dernière moitié du 18^{ème} siècle totalisait 3625 volumes, compte tenu du pourcentage mentionné précédemment.

Cette méthode de calcul comporte plusieurs lacunes évidentes. Tout d'abord, il est vraiment incertain de savoir si le pourcentage de distribution de livres produits en Norvège et au Danemark dans le champs religieux devrait être appliqué pour toutes les catégories. Le marché du livre danois était bien différencié et beaucoup plus spécialisé. Il y a une raison de croire que le pourcentage de livres norvégiens était plus bas pour les autres genres que pour la littérature religieuse. De combien, il est difficile de le dire mais laissez moi, pour la période donnée, réduire le pourcentage à la moitié, soit 10 %. Alors, la production norvégienne de livres durant la période correspondrait à environ 1800 volumes. Si j'avance la production calculée pour la période jusqu'à 1815, pour couvrir toute la période investie, le nombre total d'éditions arrivera à plus 2300. Il y a plus de raison de croire que ce nombre est trop bas que trop élevé.

Cependant, une autre approche des connaissances sur la production norvégienne des livres peut être mentionnée. Hans Nielsen Hauge, un prêcheur revivaliste bien connu, s'adressait au peuple. Ses publications sont apparues dans un nombre incroyable presque incompréhensible quoique les résultats des recherches passent de 520000 copies à 120000 copies. Dans tous les cas, ce sont des chiffres importants au regard du recensement de 1801 montrant que le nombre d'habitants de Norvège était de 883,6303. Nous savons aussi que les livres étaient distribués à travers tout le pays grâce à l'aide de libraires ambulants. Un réseau national de croyants a été établi et ils ont gardé contact les uns avec les autres par correspondance. L'importance des publications pour l'analyse de la capacité de lecture en Norvège ne devrait pas être sous-estimée. Les gens avaient accès à la littérature qui les intéressait, ce qui stimulait le lecture et la capacité de lecture en conséquence. Néanmoins, selon moi, il est important de considérer les nombreuses éditions et le fait qu'elles étaient lues par la nation, comme la manifestation d'une capacité de lecture déjà existante, répandue parmi le peuple. La véritable existence des livres se confirma aux alentours de 1800 au moment où le peuple de Norvège savait lire. Ils n'étaient pas seulement capables de lire, beaucoup de choses indiquaient que la capacité d'écriture était plus largement répandue qu'on ne le supposait avant.

Les livres sur le marché d'occasion

Pendant la deuxième moitié du 18^{ème} siècle, les livres étaient souvent vendus aux enchères. Les sources montrent que plus de 150 ventes de livres furent organisées en Norvège durant la période 1750-1815. J'ai examiné le répertoire de ventes aux enchères des livres norvégiens. Grossièrement, 2/3 d'entre elles étaient octavo ou plus petites.

Les livres danois et allemands dominaient mais aussi les livres en latin et français apparaissaient fréquemment. D'autre part, les livres en anglais étaient inhabituels, malgré le rapport de proximité par la mer du Nord. En outre, les livres danois au petit format traitaient de sujets ciblant le peuple, parmi lesquels la littérature des lumières.

Les institutions littéraires en Norvège

Les nouvelles institutions littéraires qui furent établies en Europe existaient également en Norvège à la fin du 18^{ème} siècle. Les deux premières bibliothèques publiques étaient La Bibliothèque de l'Université de Trondheim (De Kongelige Norrske Videnskabers Selksab, Trondheim) établie en 1766 et la Bibliothèque de la Ville d'Oslo (Deichmanske bibliotek, Oslo), établie en 1785, et toutes deux fondées principalement sur les donations privées de livres. Les associations de lecteurs issues de classes moyennes, existaient en plusieurs endroits en Norvège mais la première de toutes étant à Bergen. A la toute fin du siècle, deux libraires établirent une souscription à la bibliothèque d'Oslo, Christiania à ce moment là. Toutes ces institutions s'adressaient avant tout aux classes moyennes un groupe dont la capacité de lecture n'a pas été interrogée par les chercheurs.

Donc, il est plus intéressant d'observer l'accès aux services de bibliothèques aux fermiers. Des ecclésiastiques locaux prêtaient des livres aux fermiers du pays intéressés. Néanmoins, je veux m'arrêter sur deux autres phénomènes.

En 1797, l'évêque local, Sivert Aarflot, a établi une bibliothèque pour le peuple dans la petite communauté d'Orsta au Nord Ouest de la Norvège (Nordvestlandet). La part de littérature des lumières était importante dans cette collection de livres, mais cette dernière offrait également de la littérature religieuse. En 1812, cette bibliothèque, qui n'avait charge d'aucune taxe, totalisait environ 550 livres.

A peu près à ce moment, durant la période 1798-1840, l'évêque Peder Hansen établit, en coopération avec les ecclésiastiques locaux, 40 associations de lecteurs pour les fermiers du diocèse de Kristiansand. L'évêque prépara une liste de livres que les associations devraient s'offrir, selon lui. J'ai été surprise de trouver qu'il recommandait presque exclusivement de la littérature des lumières dans de nombreux domaines. L'élément religieux était peu présent.

La bibliothèque de Sivert Aarflot et autant que les associations de l'évêque Hansen sont intéressantes parce qu'elles s'adressent aux fermiers locaux. Selon moi, il y a là aussi une preuve évidente que les fermiers savaient lire. Pourquoi autrement quiconque aurait voulu établir ce genre d'institutions ?

L'apprentissage de la lecture

Auparavant, les chercheurs norvégiens, souvent connectés au secteur éducatif, considéraient l'émergence de la capacité de lecture comme résultant principalement de l'introduction en 1739/41 du service de l'école obligatoire dans le pays. Ils avaient pointé le fait que la qualité d'enseignement était très variable. A la même période, nous avons des séries de testaments du 18^{ème} siècle signalant que les enfants apprenaient à lire avec leurs parents, souvent avec leur mère. Cela nous donne une autre approche du développement de la capacité de lecture des gens, ne se limitant pas au développement et à la qualité de l'enseignement scolaire.

En 1749, l'évêque Erik Pontoppidan était vraiment contrarié par les fermiers de l'un des fjords norvégiens qui ne voulaient pas contribuer aux ressources pécuniaires nécessaires aux salaires des professeurs. Il écrit dans son rapport de visite, quelque peu irrité, que « certains d'entre eux ont aussitôt commencé avec leurs excuses ordinaires et évasives, selon lesquelles ils pouvaient enseigner à leurs enfants eux-mêmes, comme cela avait été le cas pour eux ». La résistance des fermiers était basée sur leur idée que le système existant fonctionnait bien.

Déplacer l'apprentissage de la lecture de la maison à l'école était une réorganisation inutile et indésirable. Pour nous, il est intéressant de noter que plusieurs ecclésiastiques et même quelques évêques approuvaient le fait que les parents apprennent à lire plus efficacement que les écoles de l'époque.

J'ai moi-même trouvé de la documentation dans deux biographies de fermiers du diocèse de Kristiansand, confirmant que les parents agissaient comme des entraîneurs à la lecture. John Naasset, né en 1746, tout comme Gunder Knudsen Lovsland, également mentionné précédemment, dirent à l'évêque Peder Hansen que leurs mères leur avaient appris à lire. La tâche des parents d'apprendre à lire à leurs enfants était vieille et intimement liée au rapport à l'église. Les enfants devaient suivre un apprentissage nécessaire avant de recevoir la communion sainte. Dans d'autres pays également, les parents, et en particulier les mères, jouaient un rôle central dans l'apprentissage à la lecture, ce qui est témoigné par des recherches en Suède et en Angleterre.

Plusieurs chercheurs ont démontré qu'autrefois, la capacité de lecture était introduite dans la famille, des mesures étant prises pour sa préservation. L'engagement des parents était d'une importance particulière car la qualité des écoles était vraiment changeante. En Norvège, autour de 1800, il y avait encore des plaintes contre des enseignants ambulants qui ne savaient pas lire.

Lire et écrire sont deux aptitudes différentes

Les chercheurs ont souvent considéré l'apprentissage de la lecture et l'apprentissage de l'écriture comme deux aspects d'un même sujet. Dans la recherche internationale, la tradition veut que l'on utilise les signatures de procès verbaux, de registres légaux, de testaments ou de documents de mariages comme des sources faisant état de la capacité d'écriture, aussi appelées *sources directes*. Je pense que cette thèse devrait davantage considérer ces sources comme faisant état de la capacité d'écriture.

Nous savons que l'apprentissage de l'écriture a été rendu obligatoire plus tard que l'apprentissage de la lecture dans les écoles norvégiennes. De plus, l'apprentissage de l'écriture est un processus plus long et plus laborieux. Les enfants dont la présence à l'école durait peu de temps ne parvenaient pas à apprendre à écrire. Ceci est documenté par Margaret Spufford, qui base ses résultats sur des témoignages issus de fermiers anglais et de travailleurs du pays.

Quand les autorités requéraient que les enfants apprennent à lire, l'intention était qu'ils reçoivent la christianité, comme cela était présent dans le catéchisme de Luther. Il n'existait pas de besoin correspondant ni de souhait des autorités selon lesquels les enfants devraient apprendre à écrire. Quand les gens du peuple tous égaux dans une certaine mesure apprenaient à écrire, j'affirmerai que cela était basé avant tout sur un besoin pratique, tel que la rédaction de contrats. Bien sûr les gens étaient conscients de l'utilité de ce savoir, et une fois qu'il a été introduit dans la famille, ils prirent soin de le transmettre de génération en génération, comme ils le faisaient avec la lecture. La capacité de lecture doit avoir eu un statut important au cours du 18^{ème} siècle, considérablement plus élevé que celui de la lecture.

J'ai trouvé un témoignage norvégien intéressant à propos de cette séparation entre écriture et lecture. Il est issu de la classe supérieure. Conradine Dunker dit que sa mère lui a appris à lire. Puis, l'écriture lui a été enseignée par un jeune homme appelé Kinck. Il n'était presque jamais

à la maison quand elle arrivait et le résultat fut qu'elle n'avait pas du tout appris à écrire. Néanmoins, elle eut plus tard un professeur de français qui lui apprit à écrire des traductions françaises de textes danois. De plus, son père lui demandait de noter les événements journaliers, et cela aussi en français. Voilà le seul apprentissage de l'écriture qu'elle eut et quand, plusieurs années après, elle essaya le danois, elle rencontra de gros problèmes, pas moins qu'avec les lettres gothiques capitales. L'art de l'imprimerie fut la raison de cette « asynchronisation » de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, par laquelle les recherches modernes concluent. L'émergence de la production en masse de textes et d'images rendit le fait de lire sans être capable d'écrire inconcevable.

Les rapports du clergé

Outre les rapports de propriété des défunts, la source norvégienne essentielle la plus assurée pour évaluer l'aptitude de lecture au 18^{ème} siècle est les rapports du clergé.

Les évêques supervisaient l'état de savoir parmi leurs paroissiens. Avant 1739, la tâche consistait avant tout à contrôler le fait que les jeunes gens aient acquis le savoir nécessaire à la Christianité. Après l'introduction de la présence obligatoire à l'école, les enfants devaient aussi être capables de « lire un livre ». Alors, l'évêque faisait des examens de pré-confirmation, tout comme de post-confirmation des jeunes gens quand il arrivait en visite, et notait le résultat dans son rapport.

Les rapports de visites

Un examen des rapports de visites du diocèse de Akershus conclut que la grande majorité était illettrée à son arrivée à compter du décret de l'école en 1739.

Mon propre examen des rapports de visite des années aux alentours de 1800 donne une image beaucoup plus positive de la capacité de lecture de la population que les recherches établies 60 ans auparavant. Ma recherche inclut le diocèse de Kristiansand, où l'évêque Peder Hansen entrepris trois voyages au terme de son office entre 1798 et 1904.

Dans le rapport de visite de 1799, j'ai trouvé qu'il considérait les jeunes gens post-confirmés comme des lecteurs pour à peu près 70% des paroissiens. Les chiffres correspondant pour les pré-confirmés étaient de l'ordre de 50% environ. Trois ans plus tard, l'évêque Hansen revint en visite dans la partie occidentale du diocèse. Il affirma avec satisfaction que la situation s'était améliorée. La part de paroissiens ou les jeunes gens post-confirmés pouvant lire représentait maintenant plus de 60%.

En 1801, l'évêque fit une visite à une partie du diocèse, Ovre Tellemarken, où il visita 8 paroisses. Le rapport montre que le pourcentage de paroissiens ou l'évêque estimait les jeunes gens capables de lire est d'environ 90% pour le groupe des post-confirmés et de 50% pour le groupe des pré-confirmés.

L'évêque Peder Hansen estimait le niveau de savoir et la capacité de lecture éminemment positifs parmi les jeunes gens du diocèse : dans 80 à 90% des paroisses visitées, les jeunes gens lisaient bien ou mieux après la confirmation. Le chiffre correspondant pour les jeunes gens avant la confirmation était de 50 à 60%. Cependant, méthodologiquement, ma retranscription des notes de l'évêque à une réelle évaluation, de la capacité de lecture est incertaine. Il doit avoir aussi inclus une estimation du savoir religieux des jeunes. Cependant, je suis convaincue que l'estimation ne concernait pas le niveau de mémorisation des textes religieux connus. Je base cela sur ma connaissance de l'implication marquée de l'évêque dans

le travail des lumières. Selon son vocabulaire, je prétendrai que les notes de ses rapports de visite devaient être acceptées comme une indication que les jeunes gens du diocèse de Kristiansand savaient lire aux alentours de 1800. Mon analyse des registres de visite de Hansen indique plus que clairement une augmentation notable de la capacité de lecture depuis 1739.

Les registres des défunts

Les registres des défunts sont l'autre source centrale de la recherche sur l'histoire de la lecture en Norvège. L'usage que fait l'ecclésiastique du registre des défunts peut être considéré comme une conséquence directe du piétisme et du désir de l'Eglise d'examiner le savoir religieux et la morale parmi les paroissiens. Le premier registre de défunt émergea dans le diocèse d'Akershus dans les années 1730 et se répandit de plus dans les autres diocèses.

Alors que les rapports de visite décrivent l'impression de l'évêque sur l'apprentissage de la lecture parmi les jeunes gens d'un groupe, les registres de défunts donnent des informations au niveau individuel. Les registres de défunts constituent une source importante. Il existe trois analyses différentes montrant toutes une interprétation de la capacité de lecture, basée sur les registres de défunts. Chacun d'eux décrit la situation autour du milieu du 18^{ème} siècle, par conséquent, avant et après l'introduction de l'école obligatoire. Les trois analyses montrent toutes l'importance de la capacité de lecture, d'environ 70 à 90% autour du milieu du 18^{ème} siècle. Ce sont des chiffres importants. Pour autant donnent-ils une image crédible ?

La plupart des chercheurs semblent approuver la valeur des registres de défunts comme étant une source d'estimation de la capacité de lecture. Certains, toutefois, sont sceptiques car leur nombre est trop limité et parce qu'ils ont été établis par des ecclésiastiques locaux qui pouvaient avoir des intérêts personnels dans cette affaire, par opposition à l'évêque qui venait pour une inspection. Donc la question est : comment estimer la représentativité de ces résultats ? Peut-on, sur la base de ces recherches, soutenir que 70 à 90% des norvégiens en campagne savaient lire en 1750 ? Ou les paroissiens examinés ne sont-ils qu'un îlot éduqué au milieu d'un océan d'analphabètes ? Je m'incline à rejeter une telle pensée. Le fait que les tous registres de défunts analysés montrent qu'autant de gens savaient lire ne pourrait pas constituer une telle coïncidence. Pourtant, les résultats offrent une différence prononcée avec les analyses de rapports de visite du milieu du 18^{ème} siècle. D'autre part, elles correspondent avec mes propres découvertes qui montrent que la capacité de lecture était supérieure à 80-90% autour de 1800.

Laissez moi prendre quelques réserves nécessaires concernant les sources cléricales. Les informations selon lesquelles plus de 90% savait lire doivent être vues à la lumière de ce qu'étaient les critères pour être considéré comme un bon lecteur. Nous n'avons aucune idée de la proportion d'aveugles, de mal voyants, de malades physiques et psychique inclus dans les études. Selon mon propre examen des rapports de visite de l'évêque, les sources montrent que certaines personnes ne s'y mettaient pas, soit parce qu'elles manquaient de poisson, soit parce que le temps rendait les soins impossibles. Il devait y avoir d'autres motifs encore pour éviter l'évaluation de la capacité de lecture. Le nombre de registres de défunts analysés et de rapports de visite est également limité.

De la même manière, une évaluation complète des sources essentielles émanant du clergé souligne le point de vue selon lequel, en Norvège, une large part de la population en campagne savait lire, en tout cas à la fin du 18^{ème} siècle.

Est-ce que seuls les hommes étaient capables de lire ?

Si nous recherchons combien la capacité de lecture était répandue en Norvège au 18^{ème} siècle, il est nécessaire d'observer la capacité de lecture chez les femmes en particulier. Si je basais ma recherche sur l'hypothèse populaire que seul l'homme de la famille savait lire à l'époque, je réduirais aussi d'emblée de 50% la capacité de la lecture de la population totale.

J'ai de bonnes raisons de supposer que même les femmes savaient lire. Déjà au 17^{ème} siècle, de plus en plus de femmes apprenaient à lire l'écriture imprimée. L'historienne danoise Charlotte Appel prétend que, à la fin du 17^{ème} siècle, il y avait probablement presque autant de femmes capables de lire que d'hommes dans les villes danoises, et cela devait être aussi le cas en campagne. Pour ce qui est de la Norvège, j'ai déjà présenté des témoignages de femmes qui enseignaient la lecture à leurs propres enfants. Ces femmes étaient-elles des exceptions ? La majorité des découvertes mentionnées par les registres de défunts indique plutôt le contraire.

En particulier, l'analyse du registre de défunt de 1760 à Sogndal pointe les différences de capacité de lecture entre hommes et femmes. Elle montre que la différence est presque insignifiante dans des groupes âgés de plus de 50 ans. Pour le groupe âgé d'environ 70 ans, il y a au contraire, une différence très prononcée entre femmes et homme. Environ 90% des hommes de cette tranche d'âge savait lire un livre. Pour ce qui est des femmes, les chiffres correspondant sont de 50%, en d'autres termes, significativement plus bas. Comme il y avait trois fois plus de femmes que d'hommes qui atteignaient un tel âge, il y avait néanmoins plus de femmes que d'hommes qui savaient lire dans cette tranche d'âge, si nous considérons le nombre de personnes.

La recherche sur les registres de défunts contemporains de 1756 à Haram fait apparaître clairement que les femmes d'environ 45 ans lisaient plus mal que les hommes. Ce genre de différences n'est pas remarquable dans des groupes plus jeunes ou les femmes, au contraire, lisaient presque aussi bien voire mieux que les hommes de leur âge.

Toutes les recherches montrent une capacité de lecture moins élevée chez les femmes que chez les hommes nés autour de 1700. Pour les femmes nées plus tard, au cours de ce siècle, la capacité de lecture est au même niveau que celle des hommes. Ceci ne s'appliquait pas aux classes supérieures. Dans les registres de défunts de Sogndal, chacune des deux plus vieilles femmes qui savaient lire étaient issues de familles d'artisans.

C'est une chose d'apprendre à lire, c'en est une autre de garder son savoir. La capacité de lecture qui est utilisée rarement ou pas du tout diminue rapidement. Les types de rôles de cette époque sont susceptibles d'avoir engendré le fait que les hommes, principalement, avaient besoin de savoir lire, et en conséquence, ils pratiquaient. D'autre part, je supposerai que même les femmes mettaient à profit leur capacité, comme par l'apprentissage de la lecture à leurs enfants et petits enfants. L'élément important des textes d'instruction religieuse dans les rapports de propriété des fermiers défunts indiquait, selon moi, que les femmes lisaient pour le salut de leur âme, et en conséquence, gardaient leur capacité. La conception de l'homme comme étant la personne principale, à l'intérieur de la famille tout comme dans la société, qui prenait soin de l'information écrite et orale devrait être ajustée.

La place des fermiers norvégiens dans la société

En 1801, les villes norvégiennes étaient encore petites. Selon le recensement de cette année, Bergen avec seulement 20000 habitants et Oslo avec 8000 pouvaient être considérées comme des villes d'une certaine taille. Les villes restantes étaient beaucoup plus petites. Environ 90% de la population vivait en campagne.

Les fermiers norvégiens n'étaient pas des rentiers ou des officiers. Néanmoins, on devrait souligner que leurs situations économiques différaient significativement. Environ 30% appartenaient aux plus pauvres de ce groupe et 10% appartenaient aux riches. La part restante était répartie entre ce que l'on appelait les classes moyennes des fermiers et les fermiers prospères. Les fermiers norvégiens avaient traditionnellement, en dehors la situation économique, une position indépendante. Ils possédaient ou louaient à bail la terre qu'ils cultivaient eux-mêmes. Dans ce respect, ils n'étaient soumis à aucun noble. Les fermiers norvégiens étaient des gens en règle. Ils avaient droit de conclure des accords et de signer des contrats, concernant une vente de bois ou un bail d'une terre d'un autre propriétaire. Donc, ils étaient traditionnellement bien informés de la loi. Ils utilisaient le système légal pour veiller à leurs intérêts. Ils servaient aussi de membres de jury et s'asseyaient sur les pauvres banquettes locales et dans les comités scolaires.

Personne ne devrait oublier les événements de la première moitié du 19^{ème} siècle, quand de nombreux fermiers ont représenté leurs régions à l'assemblée nationale de Eidsvoll et voté la constitution norvégienne en 1814. A peine 20 ans plus tard, apparut « le parlement fermier » et quelques années après cela, le même parlement adoptait l'acte concernant l'autonomie locale dans les municipalités du district, « l'acte du gouvernement local » de 1837.

Est-il possible d'imaginer que des fermiers participant si activement à la société ne puissent pas lire des documents applicables et des projets de contrats ? Est-il possible d'imaginer que le parlement pouvait adopter une loi de transfert de pouvoirs significatifs aux municipalités si les habitants locaux n'étaient pas qualifiés pour assumer leurs responsabilités. Je dirai que non.

Je supposerai que la véritable position sociale des fermiers en Norvège au 18^{ème} siècle et plus tard montre que l'apprentissage de la lecture a été un objectif pour eux. Pour beaucoup, la capacité d'écriture aurait été aussi utile mais je n'entrerai pas dans ces considérations pour cette étude.

Des obstacles pratiques aux possibilités de lecture ?

La disponibilité de la lumière

La disponibilité de sources de lumières était un problème quand les gens voulaient lire. De la thèse « L'esprit de la Lampe », l'anthropologue suédois Jan Garnet a montré que les gens étaient limités à un degré de sources lumineuses que nous pouvons à peine imaginer aujourd'hui. Cela ne concernait pas seulement les gens du peuple mais aussi la classe supérieure. Il illustre cela par le biais de peintures et croquis contemporains. Les images montrent constamment la même situation : les gens cherchent une source de lumière dans la pièce, et le reste de la pièce n'est qu'obscurité et ombres.

Quelles sources de lumières existaient au 18^{ème} siècle ? Parmi les gens du peuple, la source de lumière commune était le feu de cheminée ou la porte ouverte d'un poêle. Des bâtons de bois venaient s'ajouter à cela s'il y avait besoin d'une meilleure luminosité. Les bâtons de bois

rognés ne brûlaient que 5 à 10 minutes. Les bougies de suif étaient façonnées après l'abattage en Octobre-Novembre. La production de bougies de suif était assez pauvre. Une production annuelle normale dans une ferme était de 10 à 12 bougies seulement. Aussi, on les gardait pour des fêtes importantes, telles que Noël. Mais elles étaient aussi employées quand les cordonniers ambulants venaient à la ferme. Ils avaient besoin d'une bonne lumière pour travailler. Les bougies de cire, faites de cire d'abeilles, étaient un article de luxe et étaient surtout utilisées pour les cérémonies importantes à l'église ou pour des cérémonies spéciales de l'aristocratie.

Les lampes à huile de poisson étaient pour la plupart utilisées le long de la côte. L'huile de poisson provenait de foies de poissons ou de la décoction de poissons huileux. Brûler de l'huile de poisson avait une odeur déplaisante. Aussi, la lampe à huile était l'éclairage des pauvres gens. Toutes les sources de lumière mentionnées avaient en commun ne qu'elles produisaient qu'une faible lumière.

Durant l'été la moitié de l'année, c'était le grand jour presque 24 heures en Scandinavie. Ainsi, la lumière n'était pas un problème pour celui ou celle qui voulait lire ou approfondir son travail en demandant de la bonne lumière. Cependant, pour la plupart des gens, la lumière du jour estivale impliquait des journées de travail plus longues. Alors que les heures de travail en hiver étaient de 6 ou 7 heures, le temps de travail quotidien en été pouvait s'élever à 18 heures. Ils se levaient à l'aube pour profiter du jour et travaillaient jusqu'à tard dans la nuit.

La lune et les étoiles étaient aussi de bonnes sources de lumière, du moins en hiver. Quand le ciel était clair et la neige blanche, la soirée pouvait être aussi légère que le jour. On pouvait lire alors sans problème.

Donc, quelles conclusions concernant les possibilités de lecture peut-on tirer en arrière-plan de l'accès limité à la lumière pour lire à cette période ? Il semble clair que la classe supérieure avait la possibilité de profiter davantage de la lumière du jour et peut-être même disposaient de sources de lumières plus importantes. Pour les fermiers et autres travailleurs, la limitation de la lumière n'offrait, il semble, que peu de possibilités pour lire. Pour la plus grande partie, les tâches au travail empêchaient de profiter de la lumière du jour pour d'autres buts.

Quand d'autres sources indiquent que la capacité de lecture s'est répandue à tous niveaux de la population à la fin du 18^{ème} siècle, nous devons conclure qu'ils trouvèrent tout de même des possibilités pour lire. Le Dimanche était, pour la plupart, un jour de congé même s'il fallait prendre soin du bétail quand même. Seul le travail impératif était fait. C'était une journée pour lire, selon les préférences. Même si les journées de travail ordinaires étaient longues, la vitesse de travail n'était pas toujours élevée. Des périodes d'attente et de repos survenaient. Certains types de travaux, tels que la garde du troupeau impliquaient de longues périodes de surveillance des animaux. Aussi, il est aisé d'imaginer lire dans un coin pendant la journée si quelqu'un avait trouvé un pamphlet avec une histoire excitante ou une nouvelle chanson. Néanmoins, la limitation de sources de lumières doit être considérée comme un problème pour les lecteurs du 18^{ème} siècle, en particulier pour les gens du peuple. Mais, ce n'était pas irrémédiable. En profitant d'autres possibilités existantes, les lecteurs avides pouvaient acquérir un savoir en littérature.

Les lunettes

Cela était plus difficile pour les personnes âgées et les autres ayant une mauvaise vue. Dans de nombreux livres, les pages étaient denses et les caractères petits. S'il n'y avait pas d'accès aux lunettes, les sources de lumière constituaient un léger secours. Les lunettes ont été connues au 13^{ème} siècle, même si elles n'eurent leurs formes modernes qu'au 18^{ème} siècle. Au 17^{ème} siècle, débuta la production industrielle de lunettes et un bon nombre de lunettes furent distribuées partout à travers l'Europe. Si un vendeur achetait 8000 paires, il devait payer seulement 0.05 couronnes pour chacune d'elles, selon l'historien suédois Peter Englund. En d'autres termes, le prix était si bas que les lunettes étaient même accessibles au gens du peuple. Cependant, la qualité était variable, les lunettes étant souvent de mauvaise qualité et coupées sans soin. Le seul type d'ajustement individuel était fait en fonction de l'âge de l'utilisateur, standardisé en tranches de 30-40 ans, 40-50 ans, etc.

Néanmoins, l'accessibilité aux lunettes représentait une nouvelle ouverture à la lecture et au travail pour les gens, même si leur vue était mauvaise. Dans la dernière moitié du 18^{ème} siècle, les lunettes représentaient une aide qui était accessible à la plupart des gens qui en avaient besoin.

Conclusion

J'ai présenté différentes recherches. En regardant chacune d'elles isolément, il est difficile d'insister sur le fait que chacune d'elles prouvent que les gens du peuple savaient lire à la fin du 18^{ème} siècle. Mais quand je juxtapose les résultats, je prétends qu'ils montrent la possibilité que la grande majorité des gens pouvaient lire à cette époque. Une estimation d'environ 70 à 80% ne semble pas improbable ? La grande diversité des méthodes et l'essentiel des sources utilisées permettent d'établir plus sûrement une conclusion. Les gens savaient lire, pas forcément aussi vite que nous le pouvons aujourd'hui, mais ils savaient lire et comprendre des textes imprimés et inconnus. D'autre part, nous ne savons encore que peu à propos de la manière dont les lecteurs de cette époque interprétaient ce qu'ils lisaient.

En tout cas, dans une perspective historique autour des bibliothèques, nous pouvons affirmer que les lecteurs existaient avant les bibliothèques.